

Une femme toujours, S. A. R. Mme la duchesse de Berry, qui levait dans la Vendée l'étendard de la révolte, et seule avec quelques fidèles, marchait au combat comme le dernier de ses paysans.

A ces époques du sang et de la révolution qui font crouler les trônes, quels noms le respect et l'admiration humaine ont-ils consacrés ? Deux reines martyres : Marie Stuart et Marie Antoinette : une reine outragée et impassible dans sa dignité : l'impératrice Eugénie.

Je le répète : en tout temps, à tout étage de la société, en tout pays, c'est toujours la femme qui a toujours gardé jusqu'au bout son courage et son dévouement.

Et je pensais à cela lorsqu'on me raconta hier l'histoire de trois nobles créatures, histoire si belle que je ne puis résister à l'envie de vous la redire.

••

La première vous montrera la femme en temps de guerre.

Elle se nommait Mme de R..... Son mari, lieutenant-colonel de cavalerie, avait été tué à Forbach. Elle avait neuf enfants, neuf fils. L'aîné, âgé de 28 ans, le plus jeune de quinze.

Au moment où une balle prussienne lui prenait son époux, elle avait sept de ses fils au service. A Sedan, l'aîné et le troisième, l'un capitaine, l'autre lieutenant d'infanterie, sont tués. Les cinq autres étaient à Metz.

A Gravelotte, l'un de ceux-là reçoit un éclat d'obus en pleine poitrine, et à côté de lui son frère tombe frappé d'un coup de sabre.

De sa belle et nombreuse famille il ne lui restait plus que cinq fils. Trois sont prisonniers en Allemagne : les deux derniers, âgés de dix-sept ans à peine et de quinze ans, s'engagent dans l'armée de la Loire.

Un beau jour, les trois prisonniers d'Allemagne s'évadent. La mère les embrasse la femme les bénit, mais la Française leur dit :

— Au combat !

Une fatalité puissante poursuit cette famille de héros. Deux des frères sont tués, l'un à Villersexel, le second à Héricourt.

Restaient trois enfants. Une protection divine semblait les avoir épargnés, puisqu'au milieu des hécatombes ils avaient survécu.

La paix arrive ; puis la Commune ; puis la tranquillité qui renaît peu à peu.

Quelles carrières vont suivre ces jeunes gens ? Celle de l'aîné des survivants est toute tracée. Soldat il est, soldat il restera. Mais le fils âgé de dix-huit ans maintenant ? Mais le frère qui va en avoir seize ?

Vous croyez sans doute que cette femme, veuve de son époux et veuve de ses six enfants, voudra conserver au moins d'elle les deux derniers ?

Vous allez voir !

— Que seras-tu ? demande-t-elle à l'aîné des deux ?

— Prêtre et missionnaire !

— Que seras-tu ? demande-t-elle au dernier de tons.

— Marin ?

Il y a de cela dix-huit mois. Aujourd'hui le soldat guerrier en Afrique : le marin est en Cochinchine sur le *Jean Bart* : le troisième, le missionnaire, est parti ce matin pour la Corée....

Et la mère, pâle, dans ses vêtements de deuil, s'est rassise silencieuse à son foyer orphelin, partageant sa tendresse de Romaine entre l'époux et les six fils morts, et les trois enfants éloignés....

Ainsi, des dix êtres qu'elle avait portés dans son cœur, trois étaient vivants.... Elle en donne deux à la France, et en garde un pour Dieu !

Cornélie n'est plus rien à côté de cette sublimité du dévouement maternel !

Nous venons de voir la femme en temps de guerre. Voyons maintenant la femme en temps d'émeute.

A l'époque de la Commune, il y avait à Paris deux jeunes gens fiancés depuis deux ans, et qui s'attendaient l'un l'autre. Elle était jeune, belle, riche. Lui, travailleur énergique, ne voulait l'épouser que le jour où il pourrait lui donner son nom et une fortune à lui.

Un beau matin, la comtesse de S..... apprend que celui qu'elle aime est arrêté par les communards. D'après ce que dit le journal, on va le fusiller.

Sans épouvante visible et cachant au fond de son cœur les larmes qui lui brûlent les yeux, elle va droit au lieu où son fiancé est prisonnier, à la place Vendôme.

Savez-vous bien ce que c'était que la place Vendôme à cette époque-là ? Figurez-vous cinq mille hommes ivres, vautrés à terre, pélo-mêle dans la dernière dégradation du vice et de la honte.

Dans la petite cour de la maison où était le poste—c'est maintenant la grande chancellerie de la Légion d'Honneur—il y a une fontaine en pierre. Les bandits y avaient versé du vin et buvaient à même.

La jeune femme arrive. Elle avait traversé toute l'étendue de la place Vendôme, au milieu du silence de ces bêtes féroces ; qui, stupéfaites d'une pareille audace, regardaient avec étonnement cette mince créature passer calme et hautaine comme une ombre de mépris.

Sans hésiter, elle entre dans la cour dont je viens de parler. Là étaient les plus féroces de ces brutes. Un officier fédéré vient à elle et lui demande brutalement :

— Que veux-tu, citoyenne ?

— Je veux mon fiancé qui est là !

Et elle montrait la maison.

— Ah ! c'est ton fiancé, cet assassin ? Eh bien, on va le fusiller, car il a tiré sur le peuple.

— C'est possible ; mais s'il a tiré sur le peuple, comme vous le dites, c'est que c'était son devoir.

A ces mots, un frémissement de rage secoue ce peuple de bandits. L'un d'eux vient à elle, et, lui mettant la main sur le bras, dit en la menaçant de l'autre main :

— Ah ! tu es une réactionnaire ? Eh bien attends !

La jeune femme avait une de ces ombrelles noires, comme les élégantes en portent, moitié ombrelle, moitié cane. Elle se recula de deux pas, et frappant l'homme au visage :

— Vous êtes un lâche, lui dit-elle ; je suis une femme et on n'a pas le droit d'insulter une femme !

— L'officier, ému sans doute de ce courage surhumain, repoussa l'homme et lui dit :

— Faites-moi l'honneur de prendre mon bras, madame, ils ne vous menaceront plus.

Une heure après, elle repartait certaine que son fiancé pouvait être sauvé par une démarche auprès d'un ambassadeur étranger.

— Ah ! te voilà ! dit en la reconnaissant un des gardes nationaux. Si tu veux t'en aller, il faut crier : Vivo la Commune !

La jeune femme se retourna vers les fédérés, et leur dit :

— Vive la France !

Et elle disparut, sans qu'un seul osât la toucher.

Trouvez-moi beaucoup d'hommes qui feraient ce qu'a fait cette femme !

••

Nous arrivons maintenant à la femme en temps de paix.

Mlle. de M..... est la fille d'un général tué à l'ennemi. Orpheline de sa mère à vingt ans, elle n'avait jamais voulu se marier pour se garder tout entière à son père.

Celui-ci mort, elle se trouva seule au monde à la tête d'une fortune considérable, quelque chose comme deux ou trois cent mille francs de rente.

Elle mit de côté cent mille francs pour elle ; puis, des millions qui lui restaient, elle bâtit quatre écoles, une chapelle expiatoire et un hôpital de deux cents lits.

Les cent mille francs qu'elle s'était réservés payèrent sa dot dans un couvent.

Il y a eu samedi huit jours, elle prononça des vœux éternels, donnant à Dieu sa beauté, sa jeunesse et sa vie, après avoir donné aux pauvres sa fortune.

Ecoutez ! je ne sais pourquoi ces trois histoires que je viens de vous dire me gonflent le cœur et m'émeuvent à me faire pleurer.....

C'est que je me dis qu'au milieu de nos désastres, la Française sœur de charité, la Française héroïne, la Française patriote, n'a perdu ni son antique courage ni son dévouement superbe !

Je vous ai montré ce que trois d'entre elles avaient fait comme dévouement en temps de guerre, comme héroïsme en temps d'émeute et comme charité en temps de paix : je vous ai peint sous cette triple face, qui résume le mieux la tristesse des temps où nous vivons, la conduite de nos Femmes.

Ne croyez-vous pas qu'il y en a eu beaucoup de ces héroïnes inconnues, beaucoup de ces dévouements ignorés, non sortis de leur glorieuse obscurité, aussi beaux que ceux que je viens de raconter ?

Où, je vous le dis franchement, il est beau, il est bon, aux temps où nous sommes, quant la religion meurt écrasée par l'insulte et la calomnie, quand le patriotisme s'éteint tué par les